

# Kleist vu par Wieland

traduit de l'allemand et présenté par Jean Ruffet

Un jour, en traversant Ossmanstaedt, après avoir visité Weimar, nous avons demandé à un enfant – un enfant qui n'allait pas forcément à l'école, puisque c'était l'été : « C'est où chez Wieland ? » Il nous avait répondu : « Wieland ! je m'appelle Wieland ! »

Wieland (1733-1813) était un homme bon : bon avec ses enfants, bon avec ses amis, il le fut aussi avec Kleist. Goethe, le jeune Goethe, a beau s'être moqué de lui en écrivant *Les dieux, les héros et Wieland*<sup>1</sup> – une farce où il fustigeait le représentant d'une génération intelligente et critique, mais dépourvue de la vigueur élémentaire des héros grecs – c'était un rationaliste, un homme des Lumières, un Voltaire allemand – « un ami des hommes ».

Kleist avait logé chez lui en janvier et février 1803, dans la grande maison qu'à 70 ans Wieland s'appropriait à revendre : une maison dans un parc, avec de belles allées, de beaux arbres, des bassins, et que l'on visitait, il y a encore dix ans. De retour d'un voyage en Italie, qui, par Milan et Crémone, l'avait peut-être conduit jusqu'à Venise (ce sont ces « voyages délirants » dont parle Stefan Zweig), Kleist se rend à Paris, détruit l'œuvre en cours, et de là se dirige vers Saint-Omer, « à pied et sans passeport ». Il tente ainsi, à deux reprises, de prendre du service dans l'armée que Bonaparte rassemble à Boulogne – sur – mer en vue d'un débarquement en Angleterre : une première fois comme officier, en novembre, une deuxième fois comme simple soldat, en décembre. Sa candidature est refusée, l'affaire est allée jusqu'au ministre de la Guerre et la réponse a été communiquée à l'ambassadeur prussien à Paris, le marquis Lucchesini. Kleist est prié de s'éloigner : Bonaparte n'entend pas compromettre la neutralité de la Prusse. Plus d'autre solution donc que de rebrousser chemin. Or, en route, à Mayence, Kleist s'arrête... Est-ce la peur d'une sanction, puisqu'il a promis, en échange de son congé, en 99, de ne pas chercher à prendre du service dans une armée étrangère ? Ou le désespoir de ne pouvoir tenir sa promesse de ne rentrer dans sa patrie que « couvert de gloire » ? Il est alors recueilli par le Dr. Wedekind.

170 ans après sa mort, le Dr. Wedekind, ce républicain, ce jacobin qui fut un médecin et un professeur en avance sur son époque, reste à peu près inconnu. Or un livre est paru, il y a dix ans, qui comble cette lacune<sup>2</sup>. Après des études à Göttingen, en 1788, Wedekind est nommé professeur à la faculté de médecine de Mayence, et, dès 1789, il publie *Ueber medizinischen Unterricht* (Sur l'enseignement de la médecine) où il propose un enseignement moderne, fondé sur la bonne relation – mieux encore : sur la

---

1. Goethe : *Drames de jeunesse*. Édition Montaigne 1929. Texte préfacé par Henri Lichtenberger. (*Prométhée, Satyros, Mahomet, Les dieux, les héros et Wieland, Stella*).

2. Georg Christian Gottlieb Wedekind (1761-1831) : *Werdegang und Schicksal eines Arztes im Zeitalter der Französischen Revolution*. (Carrière et destin d'un médecin à l'époque de la Révolution française) Stuttgart, Fischer 1988, 465 p.

confiance – entre étudiants et professeurs, et où il préconise... la plaisanterie, l'humour dans les cas où l'attention de l'auditoire vient à manquer. Et l'année suivante, il fait un cours sur la *Diététique*, entendue comme une science globale qui doit prendre en compte bien d'autres éléments que la nourriture : la durée du travail, en particulier chez l'écrivain qui trop souvent en abuse, la sexualité, le sommeil, etc. Une science, au service des hommes, qu'il convient de faire connaître pour mieux contribuer, dans le cas des maladies nerveuses, à en rechercher la cause.

Comment deux hommes, apparemment aussi dissemblables, ont-ils pu se rencontrer ? la réputation de Wedekind, si peu gratifié pour ses efforts au service de la France, déborde-t-elle les frontières ?

Le « bon médecin » a salué la Révolution française avec enthousiasme. En 92, grâce à des contacts secrets tenus hors de Mayence, il a permis l'entrée des Français dans cette ville protégée par de solides remparts. Il participe avec Forster à l'administration de la commune révolutionnaire. Puis il la quitte quand, au début d'un long siège, il est manifeste que la ville devra se rendre. Il est alors médecin militaire à Strasbourg, et il revient à Mayence en 97, après que le traité de Campoformio a donné la rive gauche du Rhin à la France, qui y établit quatre départements, dont le département du Mont Tonnerre avec Mayence pour chef-lieu.

Kleist, lui, – on ne lui en fera pas le reproche : c'est encore un enfant ou un tout jeune homme qui vient de perdre sa mère – participe à la première croisade des princes et des rois contre la Révolution française. Et de cette guerre, qui prend fin avec la paix de Bâle, en 1795, il regrette les destructions, les ruines et aussi... « le temps perdu de façon si immorale (A Ulrike, le 25 févr. 1795). Cette génération de jeunes gens privés d'études, aspire à en reprendre le cours : aussi, dès la paix revenue, il y aura chez tous un énorme désir de lectures et de réflexion.

Après un détour par la philosophie de Kant, Kleist entreprend de devenir poète : *La famille Ghonorez*, *La famille Schroffenstein*. Puis il s'attelle à la plus dure des tâches : une tragédie, la première tragédie allemande : *Robert Guiskard le Normand*<sup>1</sup> : une entreprise militaire dont la ressemblance avec la campagne de Bonaparte en Egypte, le siège de Saint-Jean d'Acre, l'aura poussé à aller voir de plus près ce qu'est une armée bloquée par la peste ou l'impossibilité de s'embarquer.

Le portrait qui va suivre est à l'évidence une réponse à la demande formulée par Wedekind. Pratique dont on ne peut dire si elle est courante à cette époque, mais qui témoigne d'un authentique souci de venir en aide au patient.

---

1. Trad. par J. Ruffet in : *Théâtre Public*, revue bimestrielle publiée par le Théâtre de Genevilliers, N° Heinrich von Kleist, mai-juin 1984. Cf. également : J. Ruffet : *Kleist en prison*, L'Harmattan 1990.

Chr. M. Wieland au Dr. Georg Wedekind à Mayence  
(Weimar le 10 avril 1804)\*

Je dois de connaître Monsieur von Kleist au fait qu'une relation amicale s'est établie au cours de l'année 1801, si je ne me trompe, entre Kleist et Ludwig, mon fils aîné, alors que tous deux séjournèrent en Suisse. Au printemps 1802, les deux jeunes gens quittèrent la Suisse et Kleist eut l'occasion de rendre à mon fils un très important service. Ils voyagèrent un moment ensemble, puis se séparèrent. Kleist se rendit à Iéna et mon fils vint me retrouver à Ossmannstaedt, à deux heures de Weimar où j'habitais encore une propriété que j'étais décidé à revendre et pour laquelle, quelques mois plus tard, je trouvai un acheteur à qui je la cédaï huit jours après Pâques 1803. Après un court séjour à Iéna, Kleist s'installa à Weimar où il avait loué une chambre qui, en raison de sa hâte, ne lui convenait guère ; il vint me voir une ou deux fois dans ma propriété. Il en alla alors avec moi comme il en va avec vous. Bien que rien ne me soit plus désagréable, plus pénible qu'un esprit surtendu, je ne pus cependant résister à son amabilité. Comme ce fut bien souvent le cas dans ma vie, à l'occasion d'une nouvelle rencontre, ma sincérité naturelle, ma bonhomie m'entraînèrent plus loin que ne l'eût permis la sagesse d'un homme de sang-froid. M. von Kleist en revanche, se montrait distant, et quelque chose d'énigmatique, de mystérieux qui semblait plus profond que ce que j'aurais pu prendre pour de l'affectation, me tint, les deux premiers mois, à une distance qui m'eût été pénible et qui eût vraisemblablement conduit à une rupture, si je n'avais appris de mon fils que Kleist se trouvait si mal dans son logement de Weimar qu'il aurait volontiers accepté une invitation à passer chez moi, à Ossmannstaedt, le temps qu'il pensait passer dans notre région. Cette invitation lui fut aussitôt transmise, il l'accepta, s'installa un des premiers jours de janvier 1803 dans ma maison, et, dès lors, il fut mon commensal pendant neuf à dix semaines, au même titre que s'il avait été un membre de ma famille. Tout ce que vous me dites de son comportement chez vous, c'est aussi l'histoire du rôle qu'il a joué chez moi.

Il paraissait m'aimer et m'honorer comme un fils, mais il était impossible de l'amener à avoir un comportement plus ouvert et plus confiant. Parmi les quelques bizarreries qui devaient me frapper, il avait une manière étrange de se montrer distrait quand on lui parlait, si bien qu'un seul mot, par exemple, pouvait, à la manière d'un carillon, déclencher dans son cerveau toute une suite d'idées, et faire qu'il n'entendait plus rien de ce qu'on lui disait, et sa réponse restait alors en suspens. Une autre particularité, encore plus déplorable, parce qu'elle semblait parfois confiner à la folie, était qu'à table, très souvent, il murmurait entre ses dents : il avait alors l'air de quelqu'un qui se croit seul ou qui est

---

\* Helmut Sembdner : *Lebenspuren*. Dokumente und Berichte der Zeitgenossen. Insel Verlag 1977. S. 73 à 76.

occupé par ses pensées dans un tout autre lieu et par un tout autre objet. Il dut finalement m'avouer qu'en de tels moments d'absence, il travaillait à son drame – ce qui l'obligea, de bonne ou de mauvaise grâce – à me révéler qu'il travaillait à une tragédie, mais qu'il avait en tête un idéal si haut et si parfait qu'il lui avait été jusque-là impossible de la coucher sur le papier. Il disait qu'il avait composé plusieurs scènes à la suite l'une de l'autre mais que rien ne pouvant le satisfaire, il les avait détruites. Je me donnais toutes les peines du monde pour le pousser à parfaire et achever sa pièce, en fonction du plan qu'il avait imaginé, puis à me la montrer, afin que je puisse lui donner mon avis ; ou bien s'il ne voulait pas qu'il en fût ainsi, du moins qu'il l'achevât pour lui-même, afin de s'en faire une idée d'ensemble et de modifier ce qui serait nécessaire ; bref, je l'engageais à figoler dûment le tout, afin de parvenir à la perfection. *Sed surdo narrabam fabulam*<sup>1</sup>. Finalement, après bien des tentatives et bien des prières pour qu'il me montrât une seule scène de cette œuvre qui pesait d'un poids si lourd sur sa destinée, l'heure vint un après-midi où je sus le mettre en confiance et le convaincre de me réciter, de mémoire, quelques-unes des scènes les plus essentielles ainsi que plusieurs extraits d'autres pièces. Je vous avoue que je fus étonné et je ne crois pas exagérer en vous assurant que si les esprits d'Eschyle, de Sophocle et de Shakespeare s'unissaient pour faire une tragédie, cela donnerait *La mort de Robert Guiskard* de Kleist, dans la mesure où le tout serait à la hauteur de ce qu'il me donna alors à entendre. Dès lors, je fus convaincu que Kleist était né pour combler dans notre littérature la grande lacune que (pour le moins, selon moi) même Goethe ou Schiller ne sont pas encore parvenus à combler. Et vous pouvez alors aisément imaginer combien je le talonnai pour qu'il achève son œuvre. Il parut certes extraordinairement heureux de l'effet qu'il avait produit sur moi, et il me promit de faire de son mieux. Mais les choses en restèrent là, et, afin de ne pas le torturer, je crus nécessaire pendant le reste du temps où il fut mon hôte de lui parler le moins possible de son œuvre. Finalement, vers la mi-mars, nous nous séparâmes de nouveau, il passa encore quelques jours à Weimar, puis se rendit à Leipzig et à Dresde et, quelques mois plus tard, il m'adressa une petite lettre où il me recommandait un ami de passage à Weimar (v. Werdeck)<sup>2</sup>, mais depuis ce temps-là, on ne sait rien de lui. Mon fils, qui est à Vienne, se plaint également d'être sans nouvelles depuis le jour où ils se sont séparés. Comme je viens par hasard de tomber, parmi mes papiers sur le brouillon de la lettre que je lui ai adressée à Dresde (ou à Leipzig) en réponse au billet dont je parlais à l'instant, qu'il me soit permis de recopier le passage relatif à son drame.

J'ai cru par la ferveur avec laquelle je l'ai encouragé à terminer son œuvre lui avoir rendu le plus grand service : comme je serais triste si cela n'avait servi qu'à finir de le précipiter dans une voie qui menace de l'engloutir.

---

1. Mais il fit la sourde oreille.

2. Kleist est surtout l'ami de Mme von Werdeck qu'il retrouve à Paris en octobre 1803, en compagnie de son mari et de Karl von Bertuch, son chevalier servant, qui sera le témoin privilégié de cette époque mystérieuse de la vie de Kleist. Cf. Jean Ruffet, *Kleist en prison*, op. cit., L'Harmattan 1990. (N.d.T.)